

La

Philippe-Joseph Salazar

# DÉROUTE

# DES IDÉES

Appel à  
la résistance





Nous sommes devenus incapables de penser politiquement. Nous pensons par clichés, par « ressenti » attifé en idées et ne voulons pas voir qu'à travers les gesticulations de la télévision, les faux débats, nous vivons une véritable déroute intellectuelle.

Nous laissons des marionnettes, *les intellos*, donner voix à nos « ressentis ». Nous nous déchargeons sur eux de notre devoir d'intelligence. Or, ces intellos nous trahissent en glapissant qu'ils aident.

Il suffit pourtant de peu pour casser l'élan de la bêtise et de la prétention. Il suffit de résister. Pour résister il faut des armes et c'est à cela que les idées servent. Il faut aussi que les intellectuels se retirent derrière les idées, qu'ils soient modestes, qu'ils cessent d'être des poseurs, qu'ils laissent certaines idées monter au front.

C'est le propos de ce livre : un appel aux idées contre les « intellectuels », un appel à résister à ce et ceux qui mettent en déroute les idées, un appel à commencer à penser – politiquement.



Normalien, philosophe et essayiste, **Philippe-Joseph Salazar** est connu pour ses ouvrages percutants en rhétorique politique, entre autres sur l'islam radical, *Paroles armées* (Prix Bristol des Lumières 2015) et sur la mouvance identitaire internationale (*Suprémacistes*, 2020). Il est titulaire de la chaire de rhétorique de la faculté de droit du Cap, en Afrique du Sud.



Philippe-Joseph Salazar

# LA DÉROUTE DES IDÉES

Appel à la résistance



[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

© Piranha Redux 2021

*Ce livre est dédié à Vladimir, de Macédoine*





«Je crois le gouvernement actuel usurpateur de l'autorité, violateur de tous les droits du peuple qu'il a réduit au plus déplorable esclavage. C'est l'affreux système du bonheur d'un petit nombre, fondé sur l'oppression de la masse. Le peuple est tellement emmuselé, tellement environné de chaînes par ce gouvernement aristocratique, qu'il lui devient plus difficile que jamais de les briser», Gracchus Babeuf ainsi qualifie le régime républicain, au cours de son procès pour insurrection (1796)\*.

\* Version édulcorée de Joseph de Maistre, fin connaisseur en matière d'absolutisme, dans ses *Considérations sur la France* (ch. IV). La version sténographiée du procès est violente (*Débats du procès instruit par la Haute-Cour de Justice*, Paris, Baudouin, 1797, p. 200).



## INTRODUCTION

---

### *Comment on en est arrivé là*

En 1940, sur les routes de la débâcle, vers Orléans, un ami de Saint-Exupéry tient un journal – un journal de réfugié qui est aussi un journal de la déroute des idées. Et de la déroute d'un régime qui a failli à tous et à tout, en dépit de généraux galonnés et de politiciens patentés, de tout bord. Voici ce qu'écrivit Léon Werth dans *33 jours*:

Ils [les Français] n'ont lu que des journaux ou des magazines. Ils pensent en légendes de clichés photographiques. Cela apparaît, s'ils touchent à des problèmes de quelque étendue, et de politique en particulier. Ils sentent au fond d'eux-mêmes que tout leur échappe et ne se l'avouent pas. Alors ils s'efforcent de donner un corps aux idées vagues, aux sentiments dont ils furent nourris. Ils les personnalisent, remuent comme des marionnettes.

En début des années vingt de ce millénaire, nous sommes en déroute.

Bien sûr nous ne sommes pas envahis et réduits à merci par une force supérieure, militaire, politique et, c'est dur à admettre même quatre-vingts ans après, intellectuelle. Nous sommes cependant rançonnés par une série de forces qui nous sont supérieures: le terrorisme islamique, qui continue sans rémission à empoisonner la vie politique dans ses transmutations de la violence brutale à l'agitation idéologique; les organisations internationales, qui nous dérobent notre souveraineté; les grandes philanthropies américaines adossées aux Big Tech, qui censurent et contrôlent nos opinions sans que l'État puisse résister efficacement à ces puissances non élues; et l'impéritie d'une classe politique quadragénaire tardive, nourrie au management du capital et à la gestion des ressources humaines, qui s'est révélée incapable de gérer la crise sanitaire – au contraire de pays de vieille tradition parlementaire, comme l'Angleterre, où la caste tutélaire a fait ce qu'il fallait pour son peuple, sans pavoiser, en appliquant la seule recette de la politique qui marche: politique d'abord.

La honte et l'humiliation que nos grands-parents ont subies en 1940, nous devrions la ressentir de nos jours.

Car la citation de Werth est tranchante, elle s'adresse à nous, les gens: sommes-nous devenus incapables de penser politiquement?

Nous pensons par clichés, par magazines, par «ressentis» attifés en idées. Bien sûr nous ne voulons pas voir que, à travers les gesticulations comiques de la télévision, les faux débats, les clichés à foison, qui tous passent pour des idées, nous vivons une véritable déroute intellectuelle.

Mais, comme en 1940, quand les gens étaient rivés à la TSE, pour ne pas faire face à la défaite la plus sordide de notre histoire, qui fut à la fois une défaite politique et une

défaite intellectuelle et morale, nous sommes pendus aux émissions qui décryptent, qui expliquent, qui font parade d'idées. La politique, c'est la météo: demain il fera beau. Il pleut des cordes. Tant pis. On regarde encore la météo, au cas où. Nous écoutons, attentifs à la pédagogie, un Premier ministre déclarer, le lendemain de l'Ascension – quand donc tous les miracles sont possibles –, en regardant une laborantine préparer des doses que «ça demande de la concentration». Certes, penser demande aussi de la concentration.

Nous laissons donc des marionnettes donner voix à nos «ressentis», au fond de désespoir et d'incompréhension, travestis en idée du jour: les intellos – pas de noms, vous savez exactement qui c'est – sont en scène et déblatèrent. Nous nous déchargeons sur eux de notre devoir d'intelligence, pour enfin, c'est notre espoir, comprendre «ce qui se passe».

Or, ce qui se passe depuis l'an 2000 pour faire simple, est une déroute des idées. Non pas des Idées, dans les sommets de l'intelligence, mais des idées, avec le petit «i» de la vie en société: ces idées qui devraient être de consommation courante pour comprendre le sort qui nous afflige depuis vingt ans.

Les premiers responsables de cette débâcle sont les intellectuels.

## UN APPEL À LA RÉSISTANCE

Ces intellos sont des collabos: loin de jeter un jour neuf sur une résistance aux phénomènes que j'ai cités, ils abondent dans leur sens. Ils nous trahissent en glapissant qu'ils aident. Ils collaborent avec l'ennemi, avec notre démission comme

nation intelligente. Ils nous jettent des os à ronger. Et dans la disette intellectuelle qui règne, nous les prenons faute de mieux, comme en 1940 un réfugié se jetait sur une boîte de singe lancée depuis un camion faute de viande.

Or, comme en 1940, il suffit de très peu pour casser l'élan de la bêtise et de la prétention. Il suffit de très peu pour arrêter la déroute et la collaboration. Il suffit de résister.

Mais, pour résister, il faut des armes, il faut savoir faire sauter les rails de la complaisance, il faut savoir comment fabriquer un détonateur. C'est à cela que les idées servent, ici, maintenant. Il faut toutefois que, comme la fameuse armée des ombres, les intellectuels se retirent derrière les idées, qu'ils soient modestes, qu'ils cessent d'être des vedettes et des poseurs, qu'ils laissent certaines idées, fortes, monter au front, passer en embuscade, dérouter nos ennemis.

C'est le propos de ce livre : un appel à la résistance contre les idées propagées jour après jour par les « intellectuels » de tout bord, un appel à résister à ce et ceux qui nous mettent politiquement en déroute, un appel à cesser de « ressentir » et un appel à commencer à penser – politiquement.

Si nous vivions dans une autocratie, nous pourrions nous dispenser de résister, et de penser. Une autocratie s'occupe de ses sujets : les gens sont déchargés du besoin de penser politiquement toute la sainte semaine. Dans une autocratie, la « vie politique » se résume à célébrer des fêtes à date fixe et, de temps à autre, à affirmer par un vote qu'on vit bien. La liberté n'est pas une condition nécessaire, encore moins suffisante, du bonheur. Bien des gens préféreraient vivre entre eux, avec moins de liberté, mais avec du temps pour les loisirs et les promenades, que de s'éreinter à devoir constamment avoir une opinion sur tout.

Une démocratie par contre exige qu'on ait des idées sur tout et qu'on les exprime. C'est évidemment un leurre, mais un leurre nécessaire au jeu. Or, ceux qui alimentent le jeu, qui mettent du lubrifiant dans les rouages, ce sont les intellectuels. Les politiciens et leurs équipes sociofonctionnaires produisent la machine et mettent le carburant. Les intellectuels fournissent le lubrifiant des mots et des idées – ce sont des bonimenteurs.

## L'ÂGE DES BONIMENTEURS

Bonimenteur ? Joli mot paradoxal : un menteur qui vous veut du bien – *bon* et *menteur*.

Depuis vingt ans, ou trente, donc une herbe folle, une engeance, a envahi, à foison, les terrains de la politique et de la vie publique : les bonimenteurs.

Ils ne sont pas apparus seuls, en génération spontanée. Ils ont surgi sur les fourgons d'équipes, ces « *teams* » à la mode américaine qui rackettent le public au nom de la Solidarité, du Vivre Ensemble, de la Proximité, ou bien de la Souche, de l'Identité et du Peuple, ou bien de la Planète, du Genre ou du Respect-de-l'Autre. À chacun son boniment. Tout se vaut car ce ne sont que des opinions du moment. Dans trente ans, il existera un autre boniment, si la démocratie telle qu'elle est actuellement se maintient à flot – ce qui est douteux. Le terrain aura vraisemblablement été chamboulé.

« Terrains » n'est pas une manière de parler. Les terrains du politique sont réels, ce n'est pas une image : ce sont les « lieux » de mémoire (appel au passé, quel qu'il soit) dont on rebat les oreilles au public ; ce sont les « espaces » de dialogue (appel à des scénarios de projets communs, « citoyens », qui débattent du futur) qui dédoublent et éviscèrent le travail parlementaire





Cette édition électronique du livre  
*La déroute des idées*  
de Philippe-Joseph Salazar  
a été réalisée le 6 octobre 2021  
par PCA  
pour le compte de Piranha Redux.  
Elle repose sur l'édition imprimée  
(septembre 2021 – ISBN : 978-2-37119-090-0).

ISBN : 978-2-37119-290-4

Mise en pages : Daniel Collet (In Folio)  
Graphisme : ADGP